

Ciné-



Dans ce numéro :
Y AURAIT-IL DES
SAUVAGES AU BOIS ?

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 46 - 10 Juillet 1942

Jean Tissier,
l'extraordinaire
artiste que ses
créations ont
porté au pre-
mier plan, nous
apparaîtra sous
un jour inconnu
dans le nouveau
film de Jean
Boyer : *A vos
ordres Madame.*

(Photo Pathé.)





FRANCINE BESSY joue les muses chez MARIE LAURENCIN

VANEL boîte ; il a un muscle froissé. C'est le prix de ses farces. A le voir, on ne le croirait pas susceptible de taquiner ses partenaires et d'inventer des jeux cruels. Mireille Balin et Francine Bessy en savent quelque chose. N'avait-il pas imaginé de les aborder innocemment, de plaquer son pouce sur leurs lèvres maquillées et, d'un mouvement à demi-circulaire, d'étaler le rouge sur leur menton... Francine Bessy n'avait pas assez de ses protestations pour se défendre. Elle se lança à la poursuite du farceur et n'eut pas de peine à le rattraper, car c'est en prenant son élan qu'il se déchira un muscle !...

Francine Bessy, muse de Marie Laurencin, a été vengée par les dieux.

Francine Bessy est effectivement une Muse... une de ces Muses réputées de Marie Laurencin. Elle a posé trente fois pour cette artiste. Trente fois, elle a orné ses cheveux blond vénitien des fleurs et des couronnes, dont Marie Laurencin pare ses muses. Mais l'œil du peintre ne voit pas comme la caméra. Si le pinceau a respecté le ton de la chevelure, il s'est obstiné à tracer des yeux noirs que Francine Bessy porte très bleus.

Marie Laurencin a promis d'offrir à la jeune artiste, en cadeau de mariage, son trente et unième portrait, mais, cette fois, espérons-le, avec des yeux bleus.

Francine Bessy a bien fait de se marier. Non seulement parce qu'elle possédera un « Marie Laurencin », mais encore parce qu'elle a enfin un noth stable.

Depuis ses débuts, elle en a changé quatre fois. De famille belge, elle s'appelait tout d'abord Willems. Au théâtre, Marcel Herrand en fit Francine Mai, puis Dearly, au moment de la création de Popino avec Claude May, Francine Wells. Puis elle s'est mariée et nous connaissons Francine Bessy...

Reconnaissez-vous Francine Bessy dans ce portrait de Marie Laurencin ?

C'est la seconde fois, après Huguette Duflos, qu'une artiste de cinéma porte à l'écran le nom de son mari !

Gérard FRANCE.

(Photo Serge.)



Une chasse à courre au bois de Boulogne

ABANDONNANT momentanément les « Cadets de l'Océan », dont les prises de vues doivent se poursuivre en juillet, Jean Dréville vient de donner le premier tour de manivelle d'une autre production, « Les Affaires sont les Affaires », d'après O. Mirbeau.

C'est au bois de Boulogne, face à l'hippodrome de Longchamp, que furent enregistrées les premières scènes : une chasse à courre pendant laquelle le fils d'Isidore Lechat, jeune viveur incarné par Jean Paqui, trouvera la mort par accident.

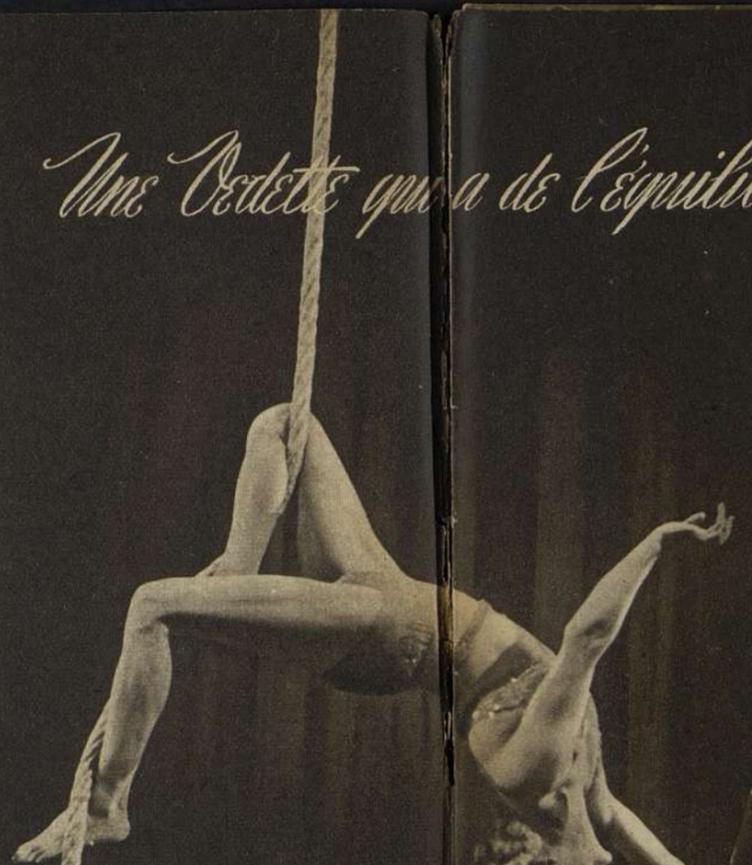
Jean Paqui, fervent amateur d'équitation, a revêtu avec joie la tunique rouge et la culotte de cheval. Il monte une superbe jument grise. A ses côtés, deux autres acteurs du film : Malet et François jouent les cavaliers et les amazones participant à la chasse. « Le Club de l'Élité » a bien voulu prêter son concours, et l'on reconnaissait parmi ces figurants de marque : la comtesse de Marçay, M. et Mme Sarlin, secrétaire du Club, de Royer, Belmonte, le lieutenant Boutté, quelques-unes des meilleures cravaches du concours.

P. LEPROHON.



(Photo Grono.)

Une Vedette qui a de l'équilibre...



A LA fois vedette de la scène, de l'écran et virtuose du tour de chant, Suzanne Dantès est aussi reine du trapèze.

— Chère amie, vous exécutez à la corde et au trapèze volant des exercices qui émerveillent les professionnels eux-mêmes, et cependant, je me suis laissé dire que vous n'étiez pas une acrobate de métier...

— Au Conservatoire, j'étais loin de me douter que je deviendrais un jour trapéziste. Il n'y a pas plus d'une dizaine d'années que je fais de l'acrobatie. J'ai commencé au moment où je jouais le « Sexe faible »...

— Vous avez voulu montrer que le sexe faible pouvait devenir le sexe fort...

— Comme je montais assez bien à cheval, j'ai fait d'abord un numéro d'amazone, avec sauts d'obstacles au gala de l'Union des Artistes. A ce moment-là, je ne pensais pas au trapèze. Mais quelques amis me dirent : « Quand on fait du cheval avec tant de brio, on peut s'essayer à la voltige. Vous devriez préparer un

numéro de voltige pour l'année prochaine. » Et j'ai préparé mon numéro de voltige... J'ai eu, comme professeur, l'étonnant Edmond Rozat, le doyen des trapézistes volants, qui a maintenant 66 ans et qui est toujours plein de feu et de jeunesse. Tous les ans, depuis, j'ai fait un numéro acrobatique au gala de l'Union... En 1925, à l'A. B. C., j'ai fait le looping par les pieds...

— Au fond, chère amie, c'est par hasard que vous êtes venue au trapèze... Dites-moi, maintenant, comment vous êtes venue à la scène...

— Quand j'étais petite, j'étais déjà folle de théâtre. J'imaginai des scénarios de pièces, j'en distribuais les rôles à mes petites camarades de classe. C'était moi la directrice de la troupe, nous improvisions les répliques comme dans la « Commedia

Dell'arte »... Une fois — j'avais peut-être quatorze ans — j'ai bâti une pièce d'après le roman de Pierre Louys, « Aphrodite », que j'avais lu en cachette, sans y comprendre grand-chose, vous pensez bien. Nous interprétions la pièce au Parc Monceau. Moi, je devais voler le collier d'Aphrodite. J'imaginai que le collier était en haut d'une statue et me voilà qui grimpe sur la statue...

— Vous aviez déjà des instincts d'acrobate...

— Un garde, voyant avec stupeur une fillette escalader une statue, s'amène, courroucé. Toutes mes petites amies s'envolent comme une bande de moineaux, et quant à moi, je descends tranquillement de la statue, je bondis, j'échappe au garde ébahi, et je me sauve à la maison...

— En somme, vous avez débuté au Parc Monceau dans une pièce mêlée de pantomime...

— J'ai fait mes premiers pas au music-hall. C'est là que m'est venue l'idée de faire du théâtre. J'ai passé le concours du Conservatoire dans une scène de « L'Ecole des Femmes ». On m'y a classée comme ingénue comique. Vous pensez bien qu'avec mon physique, je n'aurais jamais pu jouer la tragédie...

Je regarde Suzanne Dantès. Cette jolie blonde aux yeux bleus est fine, élégante, d'une minceur distinguée, avec des poignets fragiles et une petite main aristocratique.

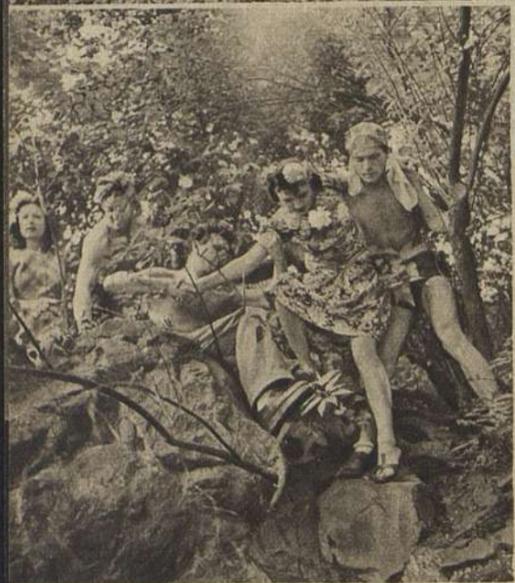
— Moi non plus, je ne vous vois pas en tragédienne. Vous évoquez à mes yeux plutôt Manon ou Célimène que Chimène ou Camille. Mais vous nous donnez pourtant le drame ou la tragédie. Quand, abandonnant votre trapèze, il y a trois ou quatre ans, dans cette amusante pièce policière la « Reine du trapèze », vous vous précipitez de dix-huit mètres de hauteur, au-dessus des spectateurs, pour vous rattraper par les pieds à un bout de corde, ça devenait du Grand-Guignol, et tout le monde poussait un « Ah ! » d'angoisse et d'admiration...

Suzanne Dantès possède, aux environs de Rambouillet, une belle propriété. Elle y a fait dresser un portique et elle se livre régulièrement à sa passion : le trapèze.

Gaston DERYS.

Suzanne Dantès





Quels sont ces sauvages escaladant les branches d'arbres et les rochers ?

Je vous posé la question. Vous y répondrez tout à l'heure.

En ce beau matin estival, il y avait au Bois, quelques promeneurs solitaires, des fanatiques du canotage et plusieurs gardes débonnaire. Tout était tranquille. Tout à coup, un cri...

Il fut poussé par une jeune personne qui, les yeux fixés sur les branches d'un gros arbre, restait sans mouvement et le doigt tendu. Que se passait-il ?

— Des sauvages, cria-t-elle. Il y a des sauvages au Bois...

Des curieux accoururent, puis des gardiens... Mais déjà on ne voyait plus rien. Pourtant la dame affirma avoir vu se mouvant dans l'arbre avec une prodigieuse facilité, trois hommes

à peu près nus, bronzés et, ma foi, très bien bâtis.

La nouvelle se répandit avec une vivacité extraordinaire. Quelques minutes plus tard, un autre cri... On avait aperçu « les sauvages » escaladant des rochers, dans l'île... Cette fois, le spectateur témoin de la « chose » avait vu non seulement des hommes, mais des jeunes femmes fort jolies, précisait-il.

Cela devenait inquiétant. Une battue fut organisée...

Elle ne permit pas la capture des sauvages. Pourtant, des témoignages divers, il résulte ceci. Trois hommes, jeunes et beaux, quatre charmantes jeunes filles menaient, en plein Bois de Boulogne, une vie primitive et étrange.

Ne les vit-on pas dansant autour d'un grand feu, au son monotone du tam-tam ? N'a-t-on pas aperçu ces jolies filles faisant des grâces sous les yeux de ces sauvages très intéressés... Puis on entendit des cris terrifiants... Ces messieurs, poussés sans doute par leur instinct sanguinaire, héritage de leurs aïeux des anciens



Se ruant sur l'une des sauvageonnes, quel traitement inhumain lui font-ils subir ?

ENCORE DES "SAUVAGES" ... AU

âges, se battirent à coup de bûches... Puis se ruant sur leurs compagnes, les saisirent à bras le corps, les jetèrent sur leur dos et les emportèrent loin des regards...

Voilà ce qui fut raconté. Les gardes étaient sur les dents. Mais tout fut vain...

L'affaire en est là.

Or, ce même jour, venant de l'île et se dirigeant vers la terre ferme, dans une grande barque blanche, on pouvait voir quelques-unes de nos jeunes vedettes de l'écran. Il y avait Primerose Perret, une des sept jeunes filles de la Maison du même nom, Ginette Baudin, que l'on vit dans « Mamouret », Annette Poivre, qui est une si charmante soubrette dans « La Beauté du Diable » et Luce Clament, une jeune comédienne; puis, côté masculin : Henri Vidal, Raymond Segard et Jean Paqui... Lorsque le passeur leur raconta l'histoire des sauvages, ils se mirent à rire avec des airs entendus et se poussèrent du coude furtivement. Puis, ils descendirent de barque, gagnèrent la route et, se tenant par le bras, revinrent vers Paris en chantant joyeusement...

Maintenant, si vous voyez un rapport entre l'apparition des sauvages du Bois et celle de ces jeunes vedettes, libre à vous.

Rien ne prouve que les premiers et les seconds soient les mêmes...

Ce qui est sûr, c'est que la question est posée, qu'un photographe a pu prendre des documents étonnants et que, déjà, de jolies curieuses et des garçons épris d'aventures viennent rôder au Bois dans l'espoir de « les » rencontrer...

À vous de conclure.

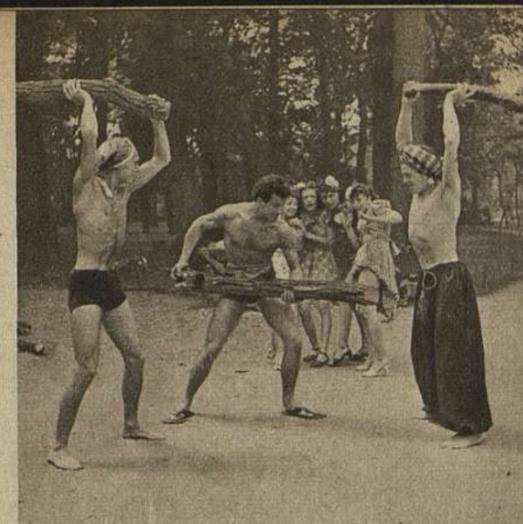
Simone MOHY.

Bois ?

Est-ce en vue d'un sacrifice païen que l'on capture cette charmante créature ?



Primerose-Perret, Jean Paqui, Ginette Baudin, Henri Vidal, Annette Poivre, Raymond Segard, et Luce Clament.



Puis une bacchanale effrénée se déroule... On danse autour du feu sacré... on se bat à coups de bûches... (Photo Nicolini.)





DANIELLE DARRIEUX, figurante ?

ON danse. Mais le diable Jules Berry a envoyé ses suppôts : Alain Cuny et Arletty. C'est à Marie Déa qu'en veut Alain Cuny. Il y a de l'amour en perspective. Arletty, elle, s'en prend à Herrand. On danse, mais les suppôts de Satan ont quelque diablerie à accomplir. Soudain, les quatorze couples s'immobilisent ; ils sont pétrifiés, changés en statue de chair. Les musiciens aussi, les comédiens laissent leurs dents plantées dans la viande qu'ils dévoraient ; dans les dépendances du château, même immobilité, même silence... Et voilà qu'Arletty vient détacher Herrand de Marie Déa et l'emmène.

Cette scène d'immobilité n'a pas été tournée sans incidents. Le lévrier du châtelain, Ledoux, au moment où il fallait conserver la plus grande immobilité, s'est mis dans la tête de passer sous une table. Voilà bien une idée de chien. Retenu par sa laisse, il a fait de multiples tentatives et un bruit terrible. Il fallut l'expulser du studio.

Quelques instants après, à la reprise de la même scène, c'est une figurante qui éclate de rire. Fureur de Marcel Carné. On reprend.

Cette fois, ce n'est plus la figurante qui est prise de fou rire, c'est Marie Déa.

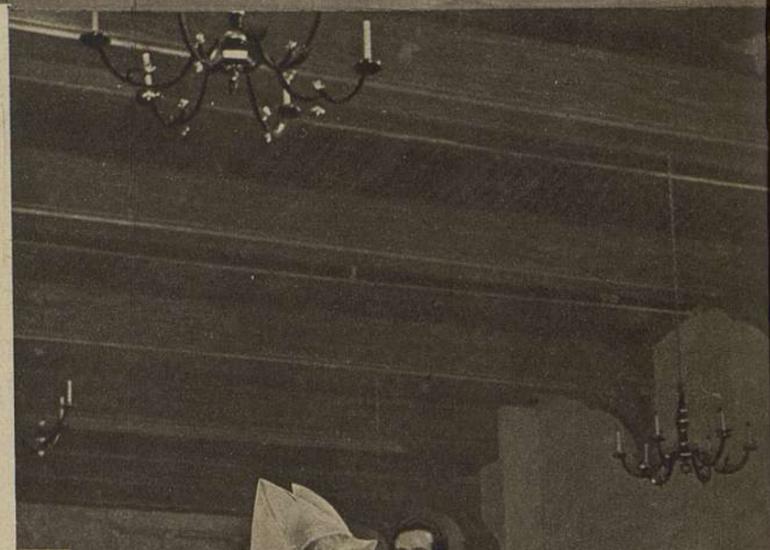
— Recommençons pour Marie, dit Carné avec impatience.

Au premier rang des danseurs, voilà que nous reconnaissons Danielle Darrieux, une Danielle Darrieux en gento dame, avec son plus beau sourire. Mais ce n'est qu'une figurante. Surtout qu'on ne lui parle pas de sa ressemblance. Elle s'affecte de passer pour une simple Danielle Darrieux !

J. R.

(Photo N. de Morgoli.)

AU STUDIO



Non, Danielle Darrieux ne joue pas dans les *Visiteurs du soir*... mais elle a un sosie parmi les petits rôles... que cinq jours de danse ont fatigué.

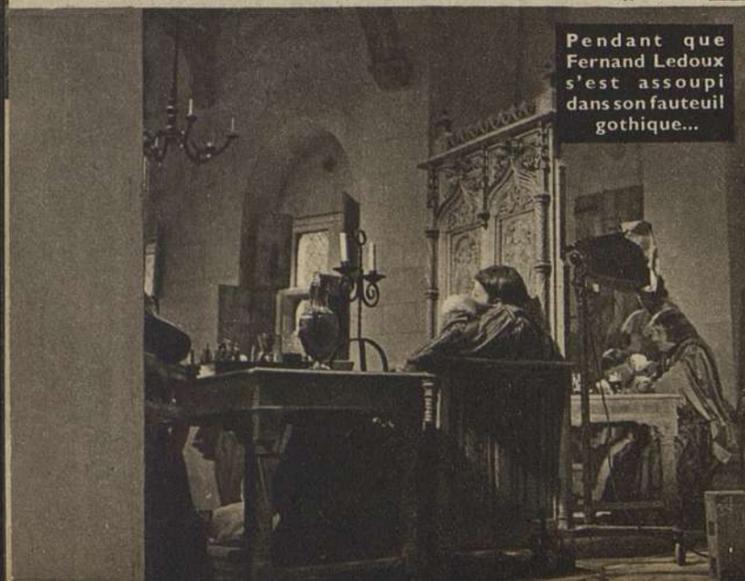
LES VISITEURS DU SOIR dansent pendant cinq jours

ON danse depuis cinq jours au château. Un véritable marathon du moyen âge. Les couples épuisés, qui n'ont pas le droit de s'asseoir, entre les scènes, s'appuient dos à dos. Marie Déa et Marcel Herrand, au premier plan, montrent la plus grande patience. Lui, taillé en athlète, fiancé inconstant abandonne facilement sa compagne pour faire les cent pas. Elle, les jambes lourdes de fatigue scutille, détend ses articulations, se livre à de petits exercices d'une rythmique délassante. Car il n'y a rien de tel que le mouvement pour se reposer de l'immobilité.

Danser, même une pavane, ne signifie pas, dans un studio, se donner du mouvement. C'est, sur huit heures, marquer le pas pendant cinq. On ne meut pas aussi facilement qu'on le pense quatorze couples de danseurs, qui ne sont pas des danseurs... professionnels et qui, il y a dix jours, n'avaient pas le moindre soupçon de ce que pouvait être une pavane... et encore moins... une pavane du XV^e siècle dansée à la mode du XVI^e. C'est comme si l'on s'amusait à danser un quadrille en swing. Mais ce qui nous paraît ridicule pour des danses que nous connaissons, tout au moins de vue, ne l'est pas du tout pour celles qui ont cinq cents ans. Au XV^e siècle, on dansait en rond, en se donnant la main. Au XVI^e, on commençait à former des couples. Pour Marcel Carné, ce progrès offrait de gros avantages de mise en scène. On l'excusera. Devait-il sacrifier une partie de son film pour ce que j'appellerai (que les érudits m'excusent), une bagatelle ?

J. R.

Pendant que Fernand Ledoux s'est assoupi dans son fauteuil gothique...



...Marie Déa et Marcel Herrand dansent la pavane.



Charlotte Thiele et Irène von Meyendorff dans *Tourbillon Express*.

LÉGITIME DÉFENSE

UNE aventure policière ? Non. Un procès. Le célèbre ténor Carlo Franchetti a-t-il tué James Kennedy ? L'avocat général en est persuadé, et il le prouve violemment. Mais le public sait bien qu'il n'en est rien. Son instinct ne le trompe pas, et, en effet, le chanteur aimé des foules est finalement acquitté, mais non pas avant que sa femme ait fait publiquement l'aveu de ses torts.

Cette confession constitue le scénario. C'est une histoire assez macaronique et embrouillée et à la suite de laquelle on se demande pourquoi l'accusé n'a pas fait plus tôt la déclaration qui devait affirmer son innocence.

Le metteur en scène, Johannes Müller, a mis cela en scène avec habileté, puisque ce n'est pas sa faute si le héros du film chante tout le temps et si, pensant qu'il chante, le metteur en scène n'a rien d'autre à se mettre sous l'objectif que des groupes de spectateurs bâillant d'admiration. Ajoutons que le doublage n'arrange rien.

Benjmino Gigli prête sa voix d'or au ténor Carlo Franchetti et Kirsten Heiberg, son étrange beauté à la femme coupable.

TOURBILLON EXPRESS

D'EXPRESS en express, de capitale en capitale, de scène en scène, la troupe de girls de Jenny Hill tourbillonne à travers l'Europe et surtout à travers ce film qui nous conte les heures et malheurs de dix-huit ardentes jeunes filles éprises de danse et qui ont accepté la discipline indispensable aux troupes de girls.

Ce ne sera qu'un jeu, cependant, pour un concurrent dépité, de jeter le trouble et la désorganisation dans cet ensemble dont le succès le gêne et l'ennuie. Et, si tout s'arrange finalement, grâce au revirement d'un complice saisi par le charme de Norma, belle et blonde capitaine de ces jolies girls aux jambes prestes, ce ne sera pas sans que le malheureux les oblige à se resserrer autour de leur chef.

C'est un film de Karl Anton, dont les studios parisiens n'ont pas perdu le souvenir. Sa mise en scène anime élégamment un scénario qui traîne un peu en longueur, et dont l'intérêt se perd parfois en insignifiances qui font tort à l'émotion. Elle a de la classe, du mouvement et de l'habileté.

Dix-huit jolies femmes lui prêtent la grâce de leur sourire et l'agilité de leurs jambes. On remarque surtout Charlotte Thiele, au mince sourire énergique, aux yeux clairs, et francs, et Irène de Meyendorff, toute grâce, toute finesse, tout renoncement dans un personnage de danseuse que la danse tue. Mais on n'oublie pas Carola Höhn, Ruth Eweler, Charlotte Daudert, Edith Oss, Edith Meinhardt, Hilda Hoper et Herbert Hübner qui sont bien jolies. Carl Radatz est le jeune premier de cette histoire, et Lucie Höflich est Jenny Hill, tendre et douce maîtresse de ballet qui retrouve dans le succès de ses girls le reflet de ses succès anciens.

SUR L'ÉCRAN



Kirsten Heiberg et Werner Fütterer dans *Légitime défense*.



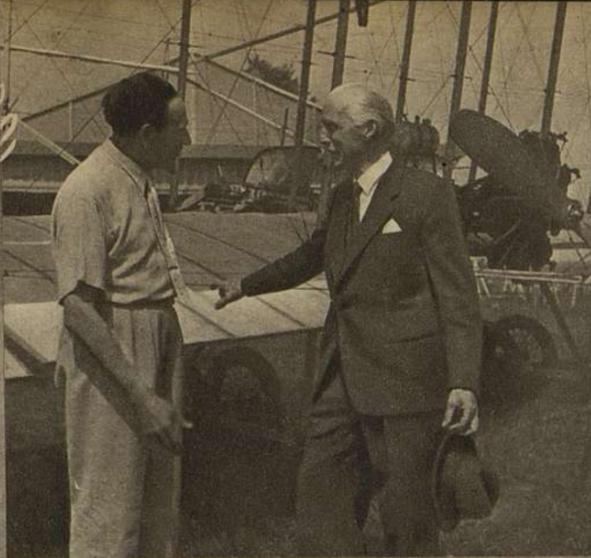
Benjmino Gigli et Kirsten Heiberg se font des confidences dans *Légitime défense*.

(Photo Tobis.)

Au 316^e tour de manivelle



Panne d'essence... Ces dames seront en retard...
...mais qu'elles se rassurent, sur le terrain, on attend paisiblement l'arrivée de l'avion.



Mundviller, le chef opérateur, qui a fait ses débuts dans le cinéma quand Farman faisait les essais de son premier avion et sur le même terrain, lui rappelle ce glorieux passé.

L'événement avait attiré une foule de curieux, mais correctement distante et silencieuse. Bien que le cheval ait repris une place royale dans les transports, on n'est pas accoutumé aux défilés de fiacres chargés de gens costumés à la mode 1900. Et le passage de cette automobile d'il y a trente-cinq ans n'a pas soulevé seulement de la poussière, mais aussi un intérêt anachronique irrésistible.

Il ne s'agis-

sait pourtant que de l'arrivée des amis de Jacques Dumesnil sur le terrain d'aviation pour assister à son vol. Il y avait entre autres Suzanne Dantès, Jourdan et Paul Frankœur, le mécanicien.

L'avion fut tiré du hangar, spécialement édifié, et roulé jusqu'à l'extrémité du terrain. Trois caméras avaient été postées dans le champ pour saisir son vol. L'une d'elles se trouvait justement au point d'atterrissage. Au premier essai, l'avion qui décolla sur 30 mètres (mieux qu'un chasseur moderne !) vint atterrir à dix mètres des opérateurs. La seconde fois, il passa sur leur tête, à deux mètres. Le cameraman, qui aurait pu se coucher sur le sol, comme ses voisins, eut le cran de conserver son appareil braqué sur l'avion. M. Farman qui, comme au temps de ses premiers essais, était

venu assister au vol de son oiseau, prenait également un vif intérêt aux prises de vues.

Ce n'était cependant pas son premier contact avec le cinéma.

En 1908, les actualités cinématographiques avaient envoyé un de leurs opérateurs sur le terrain d'Issy-les-Moulineaux où il allait accomplir son premier vol sur la cage à poule.

Au moment du départ ou, disons mieux, de la tentative de départ, M. Farman conseilla à l'opérateur de se coucher dès le décollage...

Or cet opérateur s'appelait Mundviller. Il était de la génération de M. Farman et, tandis que celui-ci battait de ses premières ailes, lui, donnait ses premiers tours de manivelle.

Le hasard est une des lois les plus merveilleuses à laquelle nos destinées sont soumises. En effet, l'autre jour, sur le terrain de Vincennes, après le travail, les deux hommes se sont retrouvés et après s'être serré la main, ont échangé des souvenirs. Mundviller était venu ce matin-là, comme par hasard, diriger les prises de vues.

L'avion les rapprochait une fois encore.

Mundviller a demandé à M. Farman s'il aimerait à voler encore sur son premier avion.

— Oui, lui répondit l'industriel. Mais voilà trois ans que je n'ai pas piloté, il me faudrait bien quelques heures de réadaptation.

Et le regard de Farman caressait l'oiseau aux grandes ailes de toile!

Jean RENALD.



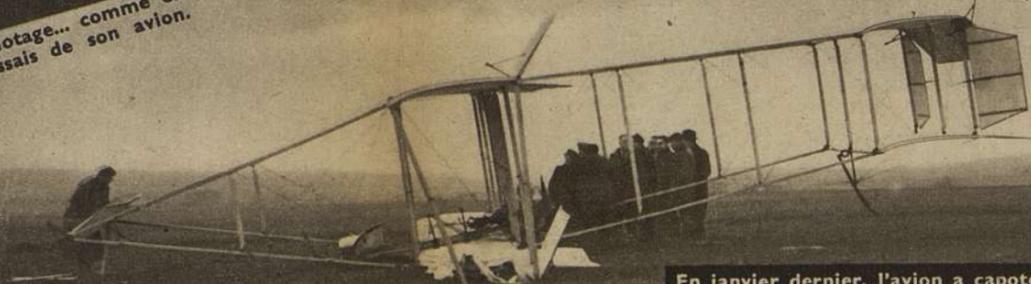
M. Farman a repris son poste de pilotage... comme en 1908, au moment des premiers essais de son avion.

Si le premier avion avait refusé de prendre son vol, le dernier tour de manivelle du *Mariage de Chiffon* n'aurait jamais été donné et l'œuvre de Gyp n'aurait jamais connu l'aviation ni la gloire de l'écran. Mais l'avion piloté par A. de la Chapelles a volé. Un avion Farman de 1908, reconstruit entièrement pour le film.

On se souvient qu'en janvier dernier, aux premiers essais, il avait été pris par le vent et jeté au sol. L'accident n'avait eu pour conséquences sérieuses que celles de retarder l'achèvement du film.

Six mois après, l'avion était remis en état. Il a fait des essais satisfaisants et, l'autre matin, dans le voisinage immédiat de l'hippodrome de Vincennes, les dernières prises de vues du *Mariage de Chiffon* purent être prises.

le 1^{ER} Avion a volé!



En janvier dernier, l'avion a capoté.



On a assez ri de ces jeunes premières doyennes, de ces grand-mères qui se croient à la maternelle alors qu'elles sont au music-hall, pour ne pas admirer qu'un des rares comédiens de l'écran français qui fut aimé par les foules accepte d'avoir vieilli...

Et lui, c'est si peu... un peu d'argent au bord des tempes. Mais Jean Murat est d'un caractère rare. D'ailleurs, bien des soldats « jeunes » pourraient se mesurer dangereusement avec sa carrure et ses biceps imposants.

Il fut toujours sympathique. Et même dans sa séduction, un peu paternel. Nous venons de le voir dans *Mademoiselle Swing*. Il accepte non pas la retraite, mais...

— J'aime la jeunesse, nous dit-il. Je l'aime tant que je lui pardonne de me laisser aborder tranquillement une « seconde »... Deux fois vingt ans. C'est un rôle! Un très joli rôle.

« Bientôt, j'espère, vous verrez mes plus récentes productions. Je n'abdique qu'à la manière des rois qui sont sûrs de leur peuple. J'espère qu'il ne m'en voudra pas d'avoir vieilli avec lui.

« Rien n'est plus passionnant pour un artiste qui a vu tant de metteurs en scène, tant de compagnons connaître la célébrité, lutter contre les difficultés anciennes du cinéma français, que de renaitre et de se renouveler grâce (si j'ose dire grâce) à sa maturité.

« J'ai toujours été attiré par les rôles de composition. Je les compose d'ailleurs à peine. Ma nature fut toujours un peu contrariée par ma « spécialisation », j'étais un jeune premier...

Guy BERTRET.



Jean Murat aujourd'hui.

Kristina Söderbaum

DÉESSE AU CŒUR DE PIERRE



ELLE aurait dû naître à une autre époque ! dit toujours la mère de Christian Söderbaum quand on l'interroge sur sa fille. En effet, Kristina n'aime pas le progrès ; pour elle, les moyens de transport, les inventions modernes, ne font que détruire la poésie naturelle de la nature... et pourtant, elle ne dédaigne pas conduire elle-même son automobile, écouter la T. S. F., et faire du cinéma. Pour s'en excuser, elle déclare imperturbablement : « Il faut vivre avec son temps et... le subir ! Mais mon rêve serait d'être encore au XIII^e siècle ou au XIV^e siècle. Plutôt le XIII^e, les robes étaient plus jolies ! » Car voilà, à vrai dire, la principale raison de ce désir. Kristina a toujours aimé les toilettes des temps passés. Grande dame ou petite bourgeoise, peu importe, car dans les beaux livres de contes de fées de son enfance, les héros étaient toujours habillés ainsi : dans son imagination c'est de cette façon qu'elle se voyait épousant le prince charmant ou l'enchanteur.

C'est pourquoi elle se lança dans la carrière théâtrale pour vêtir les costumes qui habitaient son imagination. Et grâce à son mari, Veit Harlan, le metteur en scène, nouvel enchanteur, elle a pu vivre au cinéma les personnages de cette autre vie, telle qu'elle la voulait en leur donnant son âme, tout d'abord avec « Cœur Immortel » et avec deux autres films que nous verrons bientôt. ...Déesse moyenâgeuse au cœur impénétrable, Kristina Söderbaum nous réserve bien des surprises agréables dans ses futures compositions... « vécues »...

(Photo Tobis.)

Jean GEBE.

Signé: Illisible

Production Sirius.

LA nouvelle se répandit dans Breuil-Le-Château comme une trainée de poudre. Elle courut de bouche en bouche, de boutique en boutique, de rue en rue, tourbillonna, s'enfla.

Le fils Tourlet avait été enlevé ! Tout le monde connaissait déjà les circonstances dans lesquelles avait été découverte cette angoissante disparition. Le matin, la vieille Maria qui était depuis de longues années la bonne des Tourlet, était montée dans la chambre du jeune Léon pour lui porter son petit déjeuner. Elle avait trouvé le lit vide et sur l'oreiller un papier épinglé avec ces mots : « Il y a quelque chose de changé ! Signé : Illisible ».

Dans la petite ville, ce fut un affolement complet. A lui tout seul, cet inexplicable enlèvement avait de quoi agiter les esprits, et c'était le troisième qui se produisait en quelques jours. Avant Léon Tourlet, en effet, avaient déjà disparu Robert Bigard, le fils de l'assureur, et Clément Dubry, jeunes gens de vingt-deux à vingt-cinq ans. On n'avait pas retrouvé le moindre indice, si ce n'est, chaque fois, le même mystérieux papier, parfois et inquiétant... signé illisible.

Le brigadier de gendarmerie Ducreux, chargé des enquêtes, était sur les dents. Ducreux

(Photos Sirius.)



Charpin à André Luguet. — Allons, monsieur le cinéaste, vous êtes dans de beaux draps !... Avouez !

était pénétré de son importance, convaincu de son flair et les éminentes qualités de policier qu'il s'octroyait généreusement étaient assainies du plus pur accent de gendarme qui ait jamais retenti entre Narbonne et Béziers.

Ce matin-là, justement, Ducreux croyait tenir une piste. Il était en train de cuisiner le nommé Tatave, clochard de son état, qui offrait une particularité fort suspecte aux yeux du brigadier : il portait des chaussures neuves.

- Ces chaussures, tu les as trouvées ?
- Trouvées... oui...
- Ou bien tu les as prises ?
- Prises... oui...

Il faut dire que Tatave était un simple... A ce moment, le gendarme Lefort fit irruption dans le bureau.

— Brigadier, cria-t-il, le fils Tourlet a aussi disparu !

Les premières investigations faites par Ducreux chez les Tourlet n'apportèrent strictement rien. Profitant d'un moment où ils se trouvaient seuls tous les deux, le brigadier demanda à M. Tourlet :

— Hum ! Il n'y aurait pas une histoire de femme là-dessous ?

— Jamais de la vie, brigadier !

— C'est un peu délicat... Je me suis laissé dire que votre fils avait semé un petit bâtard.

M. Tourlet faillit s'étrangler de fureur ; Ducreux n'insista pas. Il se rendit à l'hôtel de l'Eu de France. La fille des patrons, Monique Lavergne, était la fiancée de Léon Tourlet.

Dans le salon, la jeune fille pleurait doucement, tandis que ses parents, ses amies et les clients lui prodiguaient des consolations. L'entrée de Ducreux troubla à peine le chœur des lamentations. Sur les conseils de sa mère, Monique monta dans sa chambre.

— Ah ! soupira M. Lavergne, je ne croyais pas qu'elle aimait tant que ça son fiancé.

Tandis que Ducreux s'affairait, un homme jeune, élégant, s'approcha près de lui.

— Si je puis vous être utile à quelque chose, lui dit-il, Jacques Carlier, cinéaste.

— Cinéaste ! Vous croyez qu'il ne se déroule pas assez de films comme ça !

(A suivre.)

André Luguet songe que Gaby Sylvia pourrait faire une belle vedette.

Un départ de course ? André Luguet accepte-t-il de jouer à qui perd gagne ?





Jo Dervo

l'insaisissable

... ou une
journée bien
remplie.



Bonsoir à tous,
je pars vers mon
destin.



Un beau
sourire
S. V. P.



Mon plus beau timbre, le voici.



Chevalier du Tastevin, il prépare avec
bonheur de savants mélanges.



Un cheval, un
homme, car
Jo Dervo paraît aussi
grand que son
cheval.

C'EST avec beaucoup de peine qu'en ce beau jour d'été nous avons suivi Jo Dervo.

Après avoir tourné plusieurs films avant guerre et joué dans plusieurs théâtres de Belgique. Il fut appelé en 1939. Versé dans une unité combattante, il fut réformé un an plus tard pour maladie contractée à l'armée.

Aujourd'hui, plein de confiance et d'optimisme en l'avenir, il reprend avec ardeur le travail qu'il avait abandonné par la force des choses.

Grand, élancé, profil d'aigle, nageant, conduisant, pratiquant tous les sports, c'est un humoriste et un artiste qui peut camper un comique irrésistible ou qui se révèle tragédien de grande classe lorsqu'il le faut.

Si tous les sports sont familiers pour lui, il a une grande passion : les timbres. Il possède une collection qui ferait pâlir d'envie les meilleurs philatélistes... J'admire les vignettes qu'il garde avec amour, puis nous revenons au cinéma :

— Quel sera votre premier rôle ?

— Celui du docteur Guiraud dans « Le loup de Malveneur ». C'est un scénario épatant dans lequel il y a un personnage assez équivoque, mais bon garçon... C'est moi !

— Serez-vous aussi l'assassin ? Car je me suis laissé indiscrètement conter qu'il y avait un assassin.

— Chut ! Chut ! Les assassins sont discrets... Ce qui ne veut pas dire, pour le sujet qui nous occupe, que j'en sois un.

— Il me faudra donc attendre... De qui les dialogues ?

— Un bon dialogue signé Jean Féline et Francis Vincent-Bréchignac. Un découpage de Guillaume Radot. Que voulez-vous savoir encore ? Je ne suis pas swing, je joue à la belote, et j'adore la pêche à la ligne.

Est-ce parce qu'il adore la pêche que Jo Dervo a ce don d'amorcer notre curiosité ?

J. F.

(Photos Bernard et Rosardy.)



Devalde est inquiet... La conversation téléphonique de Musidora est capitale... dans
Judex.

V. — UN TRAIN ME PASSE DESSUS

J'AI une marraine dans ma vie, une marraine que j'ai choisie. Quand le vous aurai dit qu'elle s'appelle Colette, vous comprendrez tout mon dévouement.

Un mot de Colette à Sacha Guitry m'ouvrit la porte du théâtre du Palais-Royal. Je décrochai un joli contrat chez M. Quinson, et je répétais aussitôt.

Mais, naturellement, je n'avais pas dit à Sacha Guitry que je tournais un film. Le jour où il me fallut gagner les studios, je tremblai de demander à Sacha Guitry l'autorisation de m'absenter pour l'après-midi. Finalement, je priai M. Willemetz de le faire pour moi. Lorsque Sacha sut qu'il s'agissait de cinéma, il refusa net.

— C'est impossible, dit-il ; elle est d'ailleurs de tous les actes, elle ne peut pas manquer une répétition.

Je rejoignis quand même Feuillade au studio de la Villette.

— Il faut que je répète au Palais-Royal cet après-midi, lui dis-je.

— A quelle heure ? me demanda-t-il.

— A deux heures !

— Tu y seras vers trois heures, trois heures et demie. En attendant, nous partons pour Brunoy tourner la scène du train.

En cours de route, il m'expliqua le rôle que j'avais à tourner. Fatiguée, poursuivie par la police, manquant d'argent, je devais me hisser sur un train en marche et gagner une gare quelconque. Mais, maintenue sous les roues d'un wagon, les secousses du train étant irrésistibles, je devais lâcher prise et tomber sur la voie.

A la gare de Brunoy, le chef de train me regarda.

— C'est la gentille petite demoiselle qui va passer sous le train, dit-il. Eh bien, j'aime mieux ça pour elle que pour moi. Il y a cinquante-deux wagons à supporter.

Feuillade hésita.

— Il y a là un acrobate, veux-tu qu'il prenne tes habits et qu'il fasse la scène à ta place ? me demanda-t-il.

— Non, je manque la répétition de Sacha Guitry, que je le fasse au moins pour quelque chose qui en vaille vraiment la peine.

On fixa les appareils de prises de vues au ras de la voie. Je pris place sous mon wagon et doucement, en direction de la caméra, le train s'avança. Je devais tomber juste devant l'objectif.

Ah, quel souvenir ! Je me suis assise, courbée plutôt sur l'essieu, puis, au moment venu, je me laisse tomber sur le ballast ; le train roule toujours.

Je suis couchée à terre ; les cinquante-deux wagons commencent à défilier sur mon corps. Inutile de songer à me lever.

Je suis prisonnière entre les roues qui défilent. Le train, bête monstrueuse, respire, prend son élan, les muscles d'acier craquent. Quel abasourdissement. Plus la vitesse du convoi s'accroît, plus le vent me frappe le visage et je me mets à compter les wagons, prise de vertige. Au bout d'un instant, je ferme les yeux, mais j'entends davantage : cliquetis, grincements, grondements, fracas, pétarades, tintamarres, je ne peux plus respirer.

Un tourbillon avide m'encercla et me glace. 48, 49, 50, 51, 52, le dernier wagon a filé comme une trombe, la rumeur métallique s'éloigne, le silence radieux revient avec ma vie. Feuillade vient me relever. Cette fois, il ne me parle pas, il m'embrasse et murmure à mon oreille :

— Merveilleux ! Tu verras à l'écran.

Pendant ce temps, Sacha Guitry m'attendait au Palais-Royal. Il ne se

Musidora, la belle
Diana Monti, de
Judex.

La Vie d'une Vamp

par MUSIDORA

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS
Danseuse aux Folies-Bergère, Musidora a été remarquée par Feuillade qui l'engagea aux côtés de Navarro, le créateur de « Fantomas ». Elle commence par le gifler au cours d'une scène. Le lendemain, elle se laisse glisser du haut d'un toit et reste suspendue dans le vide pendant plus de deux minutes. Puis elle subit l'éclatement d'une bombe en plein studio. La voici à Marseille où elle va devenir vampire... Et c'est le retour à Paris... Feuillade lui fait exécuter Jean Ayme à coups de revolver.

doutait pas qu'un train était passé sur moi, mais il dominait le plateau de sa haute taille et lorsque je pénétrai dans les coulisses, je reconnus sa voix.

— Je veux qu'on soit à l'heure, disait-il ; je ne m'occupe pas de cinéma, prévenez-la ; si cela se renouvelait, je me verrais dans l'obligation de la faire remplacer.

Je m'arrangeai par la suite avec Feuillade pour tourner désormais le matin.

(A suivre).



Raymond Legrand fait ses adieux à Irène de Trébert...

...tandis que Raymond Souplex, Fréhel, Lys Gauty et Jane Sourza attaquent une belote.



*Musique!
Musique...*



Raymond Legrand joue "Music-Music" sur le quai d'une gare allemande.

CENT cinquante mille Français travaillent en Allemagne. Cent cinquante mille hommes sauvés du chômage. Cent cinquante mille ouvriers de France à qui les prisonniers devront leur liberté, a déclaré M. Pierre Laval. Car tous ceux qui sont partis ouvrent les portes de la libération à autant de prisonniers agriculteurs dont notre terre a besoin.

Il ne faudrait pas croire que nos concitoyens sont partis en exil et vivent comme des exilés ou des reclus, en marge d'une nation qui n'est pas la leur et qui leur refuse tout droit de cité.

La vie qu'ils mènent en Allemagne est celle d'hommes libres. La vie de tout citoyen allemand avec tous leurs droits et leurs avantages, et dans une atmosphère de cordialité que tous ceux qui reviennent se plaisent à reconnaître.

La France n'oublie pas ses cent cinquante mille fils. Chaque semaine, elle leur envoie des messagers de la joie, des artistes parisiens qui leur redonnent le goût de Montmartre et de Montparnasse, l'ambiance de nos cabarets, music-hall et cafés-concerts. C'est un peu de Paris et de sa gouaille qu'emportaient dernièrement dans leurs valises Raymond Legrand et son orchestre, Raymond Souplex, Fréhel, Lys Gauty, Jane Sourza, Gilberte Lanvray, etc...

Ce fut une tournée triomphale. Ils jouèrent, chantèrent, déversèrent leur humour d'une ville allemande à l'autre, devant des salles de douze mille à cinquante mille ouvriers.

Un grand music-hall de Berlin, l'Euro-pahaus, a donné une séance spéciale aux Français de Berlin. Fréhel a été assailli. Pendant une heure, presque écrasée par la masse de ses admirateurs, elle a distribué des autographes.

Ah! qu'on ne dise pas surtout que nos ouvriers en Allemagne sont malheureux.

M. O.

(Photos Bernard.)



pour les ouvriers Français en ALLEMAGNE

CINÉ-MONDIAL
RÉDACTION et
ADMINISTRATION
55, Champs-Élysées
PARIS-1^{er}
Registre Commercial :
Seine 244.459 B

CINÉ-JOURNAL

NOTRE RUBRIQUE D'INFORMATIONS CINÉMATOGRAPHIQUES

CINÉ-MONDIAL
ABONNEMENTS :
FRANCE ET COLONIES
Six mois 100 fr.
Un an 195 fr.
Téléphone :
BALzac 26-70

"A VOS ORDRES, 12 heures... et déjà star MADAME" ON DIT QUE...

Dans le ménage Dupuis, c'est la femme qui commande et qui tient serrés ! — les cordons de la bourse. Habitué à plier devant son épouse, Monsieur ne proteste pas lorsque, dans le seul but de bénéficier d'une réduction accordée sur le prix de pension au personnel des estivants par l'hôtel qu'elle a choisi, Madame se fait passer pour veuve et son mari pour son chauffeur.

Il en résulte mille complications. Un séduisant quinquagénaire — veuf authentique — poursuit de ses assiduités la pseudo-veuve, tandis qu'une charmante soubrette s'éprend du pseudo-chauffeur.

À l'office, où M. Dupuis a pris des notions de liberté, sa personnalité s'affirme. Quand la vérité rétablira dans leur identité réelle les personnages de cette comédie, interprétée par Jean Tissier et Suzanne Dehelly, les rôles seront inversés : M. Dupuis dominera sans peine une épouse qui se soumet de bonne grâce.

● Louise Carletti a accompagné le dimanche 28 juin les artistes du film « La Loi du Printemps » qui a été présenté à St-Sever au cours d'un gala donné au profit du Secours National pour les prisonniers de guerre, grâce à une heureuse initiative de M. Camille Tramichel, le sympathique producteur de la Société de Productions et d'Éditions Cinématographiques (S. P. C.).

● Jany Holt, Roger Duchesne, Aimos et Marguerite Pierry seront les interprètes de *Retour de Flamme*, un film que réalisera Henri Fescourt.

● André Berthomieu tournera cet été un film dont le scénario a été tiré du roman d'Henri Bordeaux « La croisée des chemins ».

● J.-P. Paulin réalise en zone non occupée un nouveau film où le vent tiendra encore une grande place... dans le titre. En effet, il s'intitulera « Vent Debout ».

● Willy Rozier réalisera en août un film d'extérieurs et d'atmosphère ayant pour titre « L'auberge de l'abîme ».

Patrick Fumière devient LE PLUS JEUNE de nos "Jeunes Premiers"

A peine âgé de 12 heures, le jeune Patrick Fumière fut soumis aux sunlight. Ses parents voulurent ainsi débiter primé sur la pellicule et peut-être chose assez curieuse, nous permettra-t-il d'assister au développement du cinéma.



L'heureux père, le parrain : Marcel Achard, et la marraine : Renée Saint-Cyr, contemplant le plus jeune des « jeunes premiers ».

Quand j'étais ouvrier de portières, nous dit Raimu

Ce 28 juin, devant *Bal du Moulin Rouge*, sous de torrentielles averse, un homme attendait, abrité sous un énorme parapluie troué. Un agent le fait circuler. L'homme s'installe un peu plus loin.

Une voiture s'arrêtant, l'homme se précipite pour ouvrir la portière. En effet, c'est *La Souris*, l'ouvrier de portières.

Mais pourquoi l'homme contenu dans la Mercedes s'effondre-t-il sur lui ? Epouvanté, *La Souris* s'aperçoit que l'homme est mort. Il referme la porte après avoir repoussé l'homme. Mais déjà la Mercedes repart, emmenant le cadavre.

Un portefeuille est tombé

dans le ruisseau. Raimu — *La Souris* — le gardera-t-il ? C'est ce que nous apprendrons lors de la projection de *Monsieur La Souris*, un film de Georges Lacombe, d'après un roman de Simenon, adapté par Marcel Achard, et qui aura pour interprètes : Raimu, Fernand Ledoux, Aimé Clariond, Aimos, Charles Granval, Bergeron, Gilbert Gil.

Le Coin...

Cette semaine au studio : Buttes-Chaumont : *Patricia*. Réal. : Mesnier. Régie : Testard-S.P.C. — Solange. Réal. : Marcel L'Herbier. Régie : Jim-S.O.F.R.O.R. — *Lettres d'amour*. Réal. : Claude Autant-Lara. Régie : Saurel-Synops.

Photosonor : Le grand combat. Réal. : Bernard Roland. Régie : Leclerc-S.U.F.

François-1^{er} : Les affaires sont les affaires. Réal. : J. Dréville. Régie : Le Paritaire-Moulins d'Or. — Saint-Maurice : Les visiteurs du soir. Réal. : M. Carné. Régie : Paulty-Discina. — *Monsieur La Souris*. Réal. : Georges Lacombe. Régie : Pillion-Richeb.

Joinville : Pontcarral. Réal. : Delanoy. Régie : Fontenelle-Pathé.

On prépare : Capitaine Fracasse. La date de tournage de ce film est encore reculée.

La grande Marnière. La régie de ce film sera faite par le Paritaire. Réalisation Jean de Marguenat.

Un mois de vacances. Tel est le titre du film que réalisera comme metteur en scène Pierre Blanchard, au courant de septembre, Pathé.

Secret de famille. La régie de ce film est assurée par le Paritaire. Film Fernand Rivers, 92, av. des Ternes.

Le voyageur de la Toussaint. Ce film sera réalisé par Louis Daquin pour Francinex. Nous communiquerons prochainement quelques renseignements à ce sujet.

un film intitulé *Au devant de la vie*.

Ce film aura pour durée de tournage quatre années. Chacun des faits saillants de la vie de Patrick sera ainsi im-

Successivement, nous verrons l'époque du noir et blanc, celle de la couleur, et enfin celle du relief.

En exergue de ce film, on mettra, pensons-nous, cette idée primordiale chez M. Fumière : *L'enfant porte-bonheur*.

Le baptême de Patrick donna lieu à une réception intime où nous eûmes le plaisir de voir Mlle Renée St-Cyr et M. Marcel Achard, respectivement marraine et parrain ; Jean de Marguenat, Jacques Varennes, et d'autres personnalités parisiennes.

Quant à la maman de Patrick, il nous aurait presque semblé que c'était Renée Saint-Cyr, car la vraie ne se montra guère.

Renée Saint-Cyr avait retrouvé avec beaucoup de grâce son rôle de mère de *La Femme perdue*.

Souhaitons bonne et joyeuse vie à Patrick Fumière.

JACK FORS.

...du Figurant

SENSATIONNEL

Dans notre numéro du 24 Juillet

LA CHASSE A LA VEDETTE

Grand roman cinématographique

Ciné.



Dans ce numéro :
Y AURAIT-IL DES
SAUVAGES AU BOIS ?

mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F

N° 46 - 10 Juillet 1942

Paul Horbiger,
que nous avons
vu dans *Une Mère*
et *Nuits de*
Vienne, est actuel-
lement à Paris.

Photo U. F. A.-A. C. E.

